

## PORTUGAIS À TOLÈDE DU XII<sup>e</sup> AU XV<sup>e</sup> SIÈCLES

por Jean-Pierre Molénat \*

Le problème des relations et des affinités entre la Tolède postérieure à la conquête chrétienne de la ville en 1085 et certaines régions du Nord du Portugal actuel ne peut manquer de retenir l'attention. Tolède et Coïmbre sont associées, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, à travers le personnage de Sisnando Davidiz, gouverneur des deux villes, et figure emblématique du phénomène mozarabe.

Il est vrai que le mozarabisme paraît prendre dans chacun des deux cas des aspects différents. À la persistance de la langue arabe à Tolède pendant plus de deux siècles après la "reconquête", aussi bien dans l'usage écrit que parlé<sup>1</sup>, cas singulier, que l'on ne retrouve pas ailleurs, à ma connaissance, dans la Péninsule, et particulièrement au Portugal, s'oppose la situation à Coïmbre, où le phénomène mozarabe paraît se limiter à une résistance à l'adoption de la liturgie romaine, qui ne durerait pas au delà de 1115<sup>2</sup>. Cette différence de compor-

---

\* CNRS-Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris.

<sup>1</sup> J.-P. MOLÉNAT, «L'arabe à Tolède, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle», *Al-Qanṭara* 15 (1994), p. 473-496, utilisant au premier chef les 1200 documents "mozarabes" (c'est à dire arabes) de Tolède, publiés et traduits par González Palencia, *Los Mozárabes de Toledo en los siglos XII y XIII*, 4 vol., Madrid, 1926-1930 (collection désormais citée comme MT, suivi du n° du document). Sur l'arabe tolédan postérieur à la conquête chrétienne-nordiste, on peut également consulter I. FERRANDO FRUTOS, *El dialecto andalusí de la Marca Media*, Saragosse, 1995, qui en dépit d'un titre renvoyant apparemment aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, puisque l'expression de "Marche Moyenne" n'a de sens que dans le cadre de l'état omeyyade d'al-Andalus, utilise en fait également les documents tolédans des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s.

<sup>2</sup> J. MATTOSO, «Os moçárabes», dans *Fragments de uma composição medieval*, 2<sup>e</sup> éd., Lisbonne, 1990, p. 19-34, spécialement p. 26-27, avec réf. à l'article

tement entre deux des foyers les plus notables du mozarabisme dans la Péninsule me paraît aller dans le sens de l'importance que j'ai accordée à l'apport des chrétiens du Sud émigrés au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, devant l'avance des Almohades et les réactions des masses musulmanes, en al-Andalus comme au Maghreb, face aux agressions venues du Nord et dont les mozarabes hispaniques comme leurs équivalents maghrébins apparaissent fréquemment comme les complices<sup>3</sup>. On comprend d'une part que l'Ouest de la Péninsule n'ait pas constituée une zone de refuge très attrayante pour les mozarabes d'al-Andalus, devant les circonstances dramatiques de la prise de Lisbonne, et d'une manière générale devant la politique plutôt dure à leur égard manifesté par le premier souverain portugais. À l'opposée, celle des rois de León et Castille se caractériserait par une relative générosité envers les mozarabes locaux, ou ceux venus du Sud, au moins dans la région du Tage moyen, ainsi que l'atteste d'abord dans le *fuero* de 1101 accordé par Alphonse VI aux mozarabes de Tolède, la phrase: «*ad totos Muztarabes de Toieto (...) quos in hac urbe semper amavi et dilexi, seu de alienis terris ad populandum adduxi*»<sup>4</sup>, qui montre également que le terme *mozarabes* n'est pas un sobriquet injurieux forgé par les chrétiens du Nord, mais un nom dont se sont revendiqués les intéressés. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, l'empereur Alphonse VII multiplie les concessions de terres autour de Tolède aux mozarabes visiblement immigrés du Sud<sup>5</sup>. On comprend également

---

de G. PRADALIÉ. «Les faux de la cathédrale et la crise à Coïmbre au début du XIII<sup>e</sup> siècle», *Mélanges de la Casa de Velázquez* 10 (1974), p. 77-97.

<sup>3</sup> J.-P. MOLÉNAT, «Sur le rôle des Almohades dans la fin du christianisme local au Maghreb et en al-Andalus», *Al-Qanṭara* 18 (1997), p. 389-413. Une version précédente du même travail avait été présentée sous le titre: «Point de vue sur la permanence et l'extinction de la minorité chrétienne dans l'Occident musulman médiéval (Maghreb et al-Andalus)», au colloque «Minorités ethniques et religieuses dans le monde arabo-musulman» (Rabat, Université Mohamed V, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 28-29 novembre 1995), à paraître.

<sup>4</sup> T. MUÑOZ Y ROMERO, *Colección de fueros municipales y cartas pueblas*, Madrid, 1847; réimp., Madrid, Atlas, 1970, p. 360-361.

<sup>5</sup> Les documents se trouvent dans MT et dans F. HERNÁNDEZ. *Los Cartularios de Toledo*. Nous les avons étudiés dans *Campagnes et Monts de Tolède*. On peut consulter également J. GONZÁLEZ. *Repoblación de Castilla la Nueva*, 2 vol., Madrid, 1976, et les travaux de R. PASTOR (notamment «Problèmes d'assimilation d'une minorité: les Mozarabes de Tolède (de 1085 à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle)», *Annales ESC* (1970), p. 351-390 [version espagnole: «Problemas de asimilación de una minoría: los mozárabes de Toledo», dans *Conflictos sociales y estancamiento económico en la España medieval*, Barcelone, Ariel, 1973, p. 199-268], et *Del Islam al Cristianismo. En la frontera de dos formaciones económico-sociales*. Barcelone, 1975). Nous ne partageons exactement les points de vue de l'un ni de l'autre de ces deux auteurs.

que le mozarabisme tolédan se soit trouvé revivifié pour longtemps, dans ses aspects religieux<sup>6</sup> comme linguistiques, pour ne pas dire juridiques<sup>7</sup>, passé le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, alors que celui de l'Occident péninsulaire semble s'évanouir sans presque laisser de traces, sinon peut-être dans le domaine de l'anthroponymie. Pourtant que l'on mentionne, encore en 1167, la présence d'une *Maria Mozáraba* et d'un *Petrus Mozárabe* à Coïmbre<sup>8</sup>, peut témoigner bien plutôt de la disparition du phénomène mozarabe que de sa permanence. Chercher la trace de la survie du mozarabisme dans la toponymie est encore plus périlleux. Car constater la présence, sur une grande partie du territoire portugais, comme sur celui de l'État espagnol, d'une toponymie "mozarabe", c'est à dire partiellement ou totalement arabisée, ne règle pas le problème de sa datation: d'époque islamique, ou postérieure à la conquête venue du Nord? Seule la dernière hypothèse, si elle pouvait être confirmée, conforterait l'idée d'une permanence mozarabe, ou éventuellement mudéjare, après cette conquête.

Après le premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle, les relations se maintiennent, en dépit de la coupure politique qui s'est établie avec l'indépendance portugaise, et l'on rencontre à Tolède des personnages dont les noms (el Portugalés, Barroso) établissent, sinon toujours l'origine portugaise, au moins les rapports étroits qu'ils entretiennent avec le Nord lusitanien. Ces personnages appartiennent, ou s'intègrent, au milieu mozarabe tolédan et aux familles qui donnent naissance à la noblesse castillane du Bas Moyen Âge. On pourrait poursuivre l'énumération avec les familles de la noblesse portugaise qui viennent, le plus souvent à l'occasion des troubles et des conflits

<sup>6</sup> Une bulle non datée d'Eugène III (1145-1153), exprimant: «*Significatum nobis est quod quidam qui muzarabes nuncupantur uenerabili fratri nostro archiepiscopo toletano obedientiam denegantes... in sacramentis missarum et aliis diuinis officiis tonsura quoque clericali uestimentis suam antiquam consuetudinem consequentes ab Apostolica Sede diuersa sentire presumant...*» est probablement à mettre en rapport avec l'arrivée des mozarabes du Sud (J.F. Rivera Recio, *La Iglesia de Toledo en el siglo XII*, vol. 1, Romes, 1966, p. 209). Mais les paroisses de rite mozarabe subsistent à Tolède jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, moment où elles se trouvent pour la plupart dépourvues de paroissiens.

<sup>7</sup> On peut discuter de la signification du fait que le *Fuero Juzgo* devient le droit général de la ville, pour savoir s'il traduit le triomphe des influences mozarabes, ainsi que nous en exprimions l'opinion dans «Quartiers et communautés à Tolède (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.)» (*En la España Medieval* 12 (1989), p. 163-189), ou s'il exprime une volonté politique de la monarchie d'Alphonse VIII. Probablement l'un et l'autre à la fois.

<sup>8</sup> M. H. da Cruz COELHO et A. L. de Carvalho HOMEM coord., *Portugal em definição de fronteiras. Do condado portugalense à crise do século XIV*, Lisbonne, 1996, p. 342.

qui secouent et opposent les deux royaumes voisins, s'établir dans le centre de Péninsule.

### Les Armíldez: Pedro Armíldez de Portugal et Fernand Pérez de Portugal

En réalité, avec Pedro Armíldez de Portugal et son fils, Fernand Pérez *el Portugalés*, nous avons affaire à une famille originaire de Castille et León qui s'établit à Tolède après la conquête de la ville, mais dont certains des membres manifestent des attaches dans la région portugaise.

Armildo Rodríguez est majordome royal dans les années qui suivent immédiatement la prise de Tolède par Alphonse VI<sup>9</sup>. Gutierre Armíldez, gouverneur militaire (*alcaide*) de Tolède, tué en 1131<sup>10</sup>, dans une embuscade tendue par les musulmans près d'Alamín<sup>11</sup>, était probablement son fils.

Melendo Armíldez n'apparaît guère qu'en 1148: à cette date don Melendo, sa femme doña Maria et son fils Armildo (*Ego domno Melendo et uxor mea domina Maria et filius meus domnus Ermillus*)

<sup>9</sup> Le 18 décembre 1086, «*Ermenegildus Ruderiquiz equonomus domus regis*» confirme le privilège royal accordé à la cathédrale de Tolède (F. J. HERNÁNDEZ, *Los Cartularios de Toledo*, Madrid, 1985, doc. 2). Cf. L. SERRANO, «Los Armíldez de Toledo y el monasterio de Tórtoles», *Boletín de la Real Academia de la Historia* 103 (1933), p. 69-140, et *El obispado de Burgos y Castilla primitiva desde el siglo V al XIII*, Madrid, 3 vol., 1935. B. F. REILLY donne Ermegildo Rodríguez comme *majordomo* royal entre le 18 décembre 1086 et le 7 mai 1095, le précédent étant attesté jusqu'au 21 octobre 1086 («The Chancery of Alfonso VI of León-Castile (1065-1109)», dans id. éd., *Santiago, Saint-Denis and Saint Peter*, New York, 1985, p. 1-40, spécialement p. 20). La mention du nom de Tórtoles à propos de biens restitués par Alphonse VI à Armildo Rodríguez après avoir été confisqués montre que l'on est bien en présence de l'ancêtre de la fondatrice du monastère, et par conséquent des Armíldez tolédans.

<sup>10</sup> J. GONZÁLEZ, *Repoblación de Castilla la Nueva*, Madrid, 1975, t. 1, p. 137. *Chronica Adefonsi Imperatoris*, éd. SÁNCHEZ BELDA, Madrid, 1950, § 110-111: «*et hoc latuit Guterio Hermegildi, alcaydi Toleti, qui erat in Alfamin*». *Anales Toledanos* 2, p. 404: «*Mataron Gutier Armildez, Era MCLXXXIII*».

<sup>11</sup> Sur la ville et forteresse disparue d'Alamín, aujourd'hui située sur le territoire de la commune de Santa Cruz del Retamar (prov. de Tolède), cf. L. TORRES BALBÁS, «Ciudades yermas de la España musulmana», *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 141 (1957), p.52-62, et J.-P. MOLÉNAT, «Villes et forteresses musulmanes de la région tolédane disparues après l'occupation chrétienne (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles), dans *Castrum* 3. *Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge* (Colloque Madrid, novembre 1985), Madrid, 1988, p. 215-224.

donnèrent l'église de Santa María, située hors du village de Tórtoles, au couvent de La Vid.<sup>12</sup>

Armildo Meléndez, le 19 juin 1156, reçoit d'Alphonse VII la possession de Zufera, située entre Calatrava et Caracuel, sur le Jabalón, à titre héréditaire<sup>13</sup>. En 1159, il fait don au monastère de Saint Victor de Marseille et au prieur de San Servando de la moitié de l'*aldea* appelée *Aldea Dominae Mariae*, et en arabe «*Handachpiella*»<sup>14</sup>.

Nous ignorons le rapport qui existait entre Armildo Meléndez et les Azevedo du Portugal, qui tirent leur nom d'une localité ainsi dénommée dans le *concelho* de Barcelos. Un de ces Azevedo, Paio Guterres, était présent à Tolède en 1085<sup>15</sup>.

Pedro Armíldez, fils d'Armildo Meléndez, vend, en 1202, à sa sœur, María Armíldez, et à son beau-frère, Gonzalo Pérez de Torquemada, et tout ce qui lui revient par son père à Tórtoles, contre ce qu'ils possèdent au Portugal, notamment le tiers d'Acevedo. Parmi les témoins de l'acte figurent des parents avérés ou probables, parmi lesquels Gonzalo García, fils de García Pérez de Fuente Almexir. Certains sont difficiles à localiser, tels les deux Gutierre Armíldez, l'un prieur de l'Hôpital<sup>16</sup> et l'autre fils d'Armildo Ruiz. Par contre Melendo Pérez, fils de Pedro Armíldez «*Melendo Petro, filius Petro Ermildus*» et son frère Fernand Pérez «*Ferrandus Petrus, suo ermano*» paraissent bien être les fils du vendeur<sup>17</sup>. Celui-ci est parfois appelé Pedro Armíldez de Portugal: ainsi, lorsqu'en 1207, Alphonse VIII excepte Gonzalo Pérez de Torquemada et ses beaux-frères, Pedro Armíldez de Portugal et García Pérez de Fuente Almexir «*Gonsaluo Petri de Turrecremata et suis cognatis Petro Armillez de Portugale et Garsie Petri de Fonte Almexir*», de l'interdiction faite aux Tolédans d'aliéner leurs biens en faveur d'un ordre religieux<sup>18</sup>.

<sup>12</sup> L. SERRANO, «Los Armíldez de Toledo», p. 69-74, et appendices.

<sup>13</sup> F. J. HERNÁNDEZ, *Los Cartularios de Toledo*, n° 116.

<sup>14</sup> AHN, Códices, 996 B, f° 52 v°.

<sup>15</sup> J. MATTOSO, *Identificação de um país. Ensaio sobre as origens de Portugal, 1096-1325*, Lisbonne, 1991, t. 1, p. 148.

<sup>16</sup> Alphonse VIII désigne, en 1204, Gutierre Armíldez, prieur de l'Hôpital, parmi ses exécuteurs testamentaires (J. GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, Madrid, 1959, t. 1, p. 564, et n° 769. Cf. également les n°s 791, 969, 970, 976). Gutierre Armíldez, prieur de l'Hôpital, est présent en 1212 à la Navas de Tolosa (R. JIMÉNEZ DE RADA, *De Rebus Hispaniae*, Lib. 8, chap. 3; éd. LORENZANA, Madrid, 1793, p. 178a; trad. J. FERNÁNDEZ VALVERDE, *Historia de los hechos de España*, Madrid, 1989p. 310).

<sup>17</sup> L. SERRANO, «Los Armíldez de Toledo», app. XV, p. 127.

<sup>18</sup> J. GONZÁLEZ, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, t. 3, doc. 792, p. 390.

En août 1225, don Fernando vend tous ses droits et ceux de ses sœurs dans le château et la *qarya* d'Azuhuela, située entre le Jabalón, Alarcos et Salvatierra, venant de leur père, don Pedro Armildez<sup>19</sup>. En mai 1232, il donne à l'hôpital de la Trinité de Tolède, une *yugada* de terres et un *solar* à Pantoja, ainsi que trois maisons à Tolède, dans le quartier de Santa Trinidad<sup>20</sup>.

Fernand Pérez de Portugal (*Fernandus Petri Portugalensis*), qui s'identifie au tolédan Fernand Pérez, fils de don Pedro Armildez, de la première moitié du siècle, reçoit, avant 1250, un *donadío* dans la région de Cordoue<sup>21</sup>. Mais la famille demeure bien présente à Tolède. On rencontre sa veuve, doña Mayorí, à Tolède, en 1259<sup>22</sup>, ainsi que ses enfants, le dominicain Pedro Fernández Pantoja<sup>23</sup>, Martín Fernández Pantoja I, Juan Fernández Pantoja<sup>24</sup>, et doña Teresa, femme de Pedro Esteban, fils de l'alcalde Esteban Illán, dans la seconde moitié du siècle.

En avril 1275, un couple de *quinteros* de don Martín Fernández, fils de don Fernando Pétrez el Portugalés, dans la *qarya* de Rielves, reconnaissent devoir une somme à ce Martín Fernández<sup>25</sup>.

Le 27 février 1283, don Pedro Esteban, fils de l'alcalde don Esteban Illán, fait donation à son beau-frère, don Martín Fernández (Pantoja), fils de don Fernando Pétrez el Portugalés et de doña Mayorí, de tous les droits appartenant à sa fille María Fernández, née de sa femme doña Teresa, fille de don Fernando Pétrez, du fait de son

<sup>19</sup> MT 481.

<sup>20</sup> AHN. Diversos. Titúlos y Familias. leg. 58. copie du XVI<sup>e</sup> s. C'est le document renvoyant à la date la plus ancienne à être conservé dans les archives du majorat de Mocejón. c'est à dire des Pantoja descendants de ce Fernand Pérez

<sup>21</sup> M. NIETO CUMPLIDO, *Corpus Mediaevale Cordubense I (1106-1255)*, Cordoue. 1980. n° 363, p. 182.

<sup>22</sup> Doña Mayorí, veuve de don Fernando Pétrez *al-Burtugalās* donne à planter une terre située à Barciencia (MT 932).

<sup>23</sup> Le 25 avril 1260, doña Mayorí, veuve de feu don Fernando Pétrez *al-Burtugalās*, reconnaît une dette envers son fils, le Frère (*al-farāyir*) don Pedro Fernández, de l'Ordre des Prêcheurs de San Pablo «*allaḏī huwa wā'iz min rutbat al-wu'āz bi-Sant Bawl*», qui lui a fait donation de sa part dans la succession de son père, et elle mentionne la dette qu'il a contractée à Paris auprès des frères de la Trinité (MT 859). C'est au pied de ce document qu'apparaît dans une note latine. le nom familial Pantoja: «*Ista carta est fratris Petri Fernandi de Pantoja por CL mor. quos debet ei mater sua donna Maior*».

<sup>24</sup> La filiation de Juan Fernández Pantoja avec Fernand Pérez le Portugais résulte de la désignation de Ferrand Yuannes, fils de ce Juan Fernández Pantoja, comme petit-fils de don Ferrand Pérez, fils de don Per Armildez, en 1299 (F. FITA, «*Marjadraque según el Fuero de Toledo*». *Boletín de la Real Academia de la Historia* 7 (1885), p. 360-394, spécialement p. 380. AHN, Clero. leg. 7239/3, copie XVIII<sup>e</sup> s.).

<sup>25</sup> MT 861.

ãeule doña Mayorí, sur le grand corral des *quinteros* (*al-qurāl al-kabīr mata' al-muḥāmisīn*) qui avait appartenu à don Fernando Pétrez et à doña Mayorí dans la *qarya* de Barciene, ainsi que les droits de la même María Fernández sur le grand corral et les maisons s'y trouvant dans la *qarya* de Pantoja, et sur le captif brun Galiolo ayant appartenu à la même Mayorí<sup>26</sup>.

### Les Barroso: le premier Pedro Gómez Barroso

La date de l'établissement des Barroso, d'origine portugaise, à Tolède, constitue un problème qu'a compliqué la littérature généalogique au XVI<sup>e</sup> s. La Généalogie des Ayala, dans sa version courte dont on peut accepter l'attribution à Fernand Pérez de Ayala, au XIV<sup>e</sup> s., après avoir parlé de Fernand Pérez el Portugalés, identifiable à l'ancêtre des Pantoja, ajoute qu'il eut une fille nommée Lambla et que vint alors un chevalier du Portugal appelé don Pedro Gómez de Barroso, d'après le nom d'une terre ainsi appelée dans le royaume voisin, qui épousa cette Lambla. Si l'on accepte ces données on placera l'arrivée de Pedro Gómez Barroso I à Tolède, depuis la Serra do Barroso dans le Trás-os-Montes<sup>27</sup>, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> s. Mais les généalogistes postérieurs ont rajouté des données plus que suspectes.

La version longue de la généalogie des Ayala ne comporte sans doute, sur ce point précis, qu'une erreur, faisant de Fernand Gudiel le second mari d'Urraca Pérez, fille du premier Pedro Gómez Barroso, ce qui fait chronologiquement difficulté. Le délire commence avec Jerónimo Román de la Higuera<sup>28</sup>, qui est sans doute le responsable de la tradition faisant de l'historique archevêque Gonzalo Pérez (1280-1299)<sup>29</sup> un Gonzalo García Gudiel, fils d'un

<sup>26</sup> MT 783.

<sup>27</sup> Carte Michelin 437, H-6. A la fin du XIV<sup>e</sup> s., Nuno Alvares Pereira, fait 7<sup>e</sup> comte de Barcelos, reçoit notamment la seigneurie de Barroso (A. H. de OLIVEIRA MARQUES. *Portugal na crise dos séculos XIV e XV*, Lisbonne, 1987, p. 84).

<sup>28</sup> Real Academia de la Historia, Madrid, Col. Salazar y Castro, C-7, *Familias de Toledo*. Sur l'"étrange personnalité" du Père J. Román de la Higuera, faussaire célèbre, on consultera notamment l'ouvrage récent de J. CARO BAROJA, *Las falsificaciones de la Historia (en relación con la de España)*, Barcelone, Seix Barral, 1992, 4<sup>e</sup> partie, p. 163-187.

<sup>29</sup> La famille de l'archevêque Gonzalo Pérez est parfaitement établie, notamment par les documents "mozarabes" de Tolède. Ainsi celui du 1<sup>er</sup> mai 1291, par lequel don García Pétrez et sa sœur Teresa Pétrez, fils et fille de feu l'alguacil don Pedro Yuannes et de sa femme doña Teresa, approuvent le partage des biens de leurs père et mère réalisé entre leurs autres frères et sœurs, à savoir don Gonzalbo,

Gimen Gudiel et d'une Urraca Barroso<sup>30</sup>, alors que les documents authentiques l'établissent comme le fils d'un alguacil don Pedro Yuannes et de sa femme, une doña Teresa.

Pedro Gómez Barroso I apparaîtrait d'abord à Murcie, Alphonse X lui confirmant, le 18 décembre 1266, en l'appelant «*nuestro caballero*», une maison dans la ville, que lui avait donnée l'Infant don Manuel<sup>31</sup>. Il reçoit également des terres dans le *repartimiento* d'Orihuela, ainsi qu'une seigneurie ultérieurement confisquée durant l'occupation aragonaise du territoire<sup>32</sup>. Pourtant déjà dans le *repartimiento* de Séville, un Pedro Barroso *caballero*, avait reçu 40 *aranzadas* de vigne et 6 *yugadas* de terres à Monpuñena, à laquelle le roi avait donné pour nom Gallega, au territoire d'Aznafarach<sup>33</sup>. Ce nom de Gallega attribuée à la localité nous inciterait à faire du Pedro Barroso de Séville un simple homonyme du Pedro Gómez Barroso de Murcie, Orihuela et Tolède. Concernant les enfants de ce premier Pedro Gómez Barroso et de la supposée doña Lambra, on peut négliger ici ceux dont la Généalogie nous dit qu'ils s'établissent au Portugal, Gómez Pérez Barroso et Lambra Pérez. Il reste ainsi un fils et quatre filles, que l'on retrouve effectivement mis en évidence par les documents tolédans, Fernand Pérez Barroso, Urraca Pérez, Mayor Pérez, Sancha Pérez et Teresa Pérez. Mais les

---

archevêque de Tolède, don Ponce Pérez, don Juan Ponce, don Fernando Pérez et doña Inés. Ils approuvent également que l'archevêque ait les parts de leurs frères décédés, don Ponce Pérez, don Fernando Pérez, don Juan Pérez et Lope Pérez (MT 1047). Et celui du 29 avril 1293, don Gonzalbo Pérez, archevêque de Tolède, fils de l'alguacil don Pedro Yuannes, fils de l'alcalde don Juan Pérez, achète une maison située à Tolède, quartier de San Nicolás, dans l'impasse (*al-darb*) connue sous le nom de son père (MT 712).

<sup>30</sup> J. F. RIVERA RECIO, *Los arzobispos de Toledo en la Baja Edad Media (siglos XII-XV)*, Tolède, 1969, p. 67. Cf. aussi M. GARCIA, *Obra y personalidad del canciller Ayala*, Madrid, 1983, p. 36

<sup>31</sup> J. TORRES FONTES, *Documentos para la historia de Murcia*, t. I, p. 64, doc. 47.

<sup>32</sup> J. TORRES FONTES, «Galicia en la repoblación murciana del siglo XIII», dans *Galicia en la Edad Media. Actas del Coloquio de Santiago de Compostela-La Coruña-Pontevedra-Vigo-Betanzos, 13-17 Julio 1987*, Madrid, Sociedad Española de Estudios Medievales, 1990, p. 181-190, spécialement p. 186-187, avec cette phrase liminaire: «*Aunque de origen portugués, su destacada posición en la poesía galaico-portuguesa hace que no quede aquí olvidada la figura de Pedro Gómez Barroso*».

<sup>33</sup> J. GONZÁLEZ, *Repartimiento de Sevilla*, t. 2, p. 49 et 236. J. MATTOSO identifie le Pedro Gomes Barroso participant à la reconquête de Séville à l'ancêtre de l'évêque de Carthagène («Cavaleiros andantes. A ficção e a realidade», p. 363, dans *A nobreza medieval portuguesa. A família e o poder*, avec réf. à C. Michaëlis de Vasconcelos, *O Cancioneiro da Ajuda*, Halle, 1904, t. 2, p. 394-398).



contradictions ne manquent pourtant pas entre ces documents et les affirmations de la Généalogie<sup>33bis</sup>.

Don Fernando Pétrez, fils de don Pedro Gómez Barroso, apparaît à Tolède en décembre 1289, prêtant une somme de 500 *mitqalls*, c'est à dire autant de maravedís, à doña Teresa Pétrez, femme de don Alfonso Martín, fils de don Martín Fernández Pantoja<sup>34</sup>. Il est déjà décédé en février 1301, lorsque sa veuve, Mencía García, fille de don García Meléndez de Sotomayor, «*e muger que fuestes de don Ferrand Peres*», achète divers biens-fonds localisés dans les environs de Tolède, dans l'*Aldeuela que disen del Judio*, non identifiée, ainsi que dans le village bien connu de Val de Santo Domingo<sup>35</sup>. Ces indication concorde avec ce qu'écrivait, au XVII<sup>e</sup> siècle, le généalogiste Salazar y Castro<sup>36</sup>, selon qui don Fernán Pérez Barroso, fils de Pedro Gómez de Barroso, épousa doña Mencía García de Sotomayor, fille de don Garcí Meléndez de Sotomayor, et en eut pour enfants le Cardinal don Pedro González [sic] Barroso, García Fernández Barroso, seigneur de Parla<sup>37</sup>, et doña Sancha Fernández, qui épousa don Pedro López de Ayala. On est donc bien là à l'origine de la lignée qui conduit aux Barroso de Ribera, élevés au titre de marquis de Malpica par Philippe III en 1599, en la personne de Pedro de Ribera<sup>38</sup>.

Quatre filles du premier Pedro Gómez Barroso sont donc également établies à Tolède dans les dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle, ou au début du XIV<sup>e</sup>. En 1292, doña Mayor Pétrez, religieuse au monastère de San Clemente, affranchit son esclave nommée Fátima<sup>39</sup>.

---

<sup>33 bis</sup> Sur Les Barroso à Tolède selon les sources généalogiques portugaises on verra L. KRUS. *A concepção nobiliárquica do espaço ibérico (1280-1380)*, Lisbonne, s. d. [1994?], p. 211, note 501.

<sup>34</sup> MT 873. A. González Palencia a transcrit "¿Brausa?". Il ne fait pas de doute qu'il faille comprendre "Barroso".

<sup>35</sup> AHN, Clero, carp. 3101/10.

<sup>36</sup> *Historia genealógica de la Casa de Lara*, t. 1, p. 320, et *Pruebas*, p. 56.

<sup>37</sup> Ce village, situé sur la route de Madrid à Tolède, a été absorbé, durant les vingt dernières années, dans la banlieue de la capitale.

<sup>38</sup> S. de MOXÓ, *Los Antiguos señoríos de Toledo*, Tolède, 1973, p. 51. On trouvera une reconstitution complète de la généalogie des Barroso, comme des Ribera, du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup>, moment où les deux lignées fusionnent, dans notre livre *Campagnes et Monts de Tolède du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 1997.

<sup>39</sup> MT 795. A. González Palencia a compris "fille de don Pedro Gómez Peroso".

### La crise du XIV<sup>e</sup> siècle: l'établissement des Silva

Les crises du XIV<sup>e</sup> siècle, et particulièrement celle qui concerne les relations castillano-portugaises avec l'aventure portugaise de Jean I<sup>er</sup> de Castille, marquée par l'infructueux siège de Lisbonne (mai-septembre 1384), et les défaites de Trancoso (30 mai 1385) et d'Aljubarrota (14 août 1385), affecte directement notre sujet de deux manières.

D'une part la défaite du parti pro-castillan au Portugal entraîne l'émigration, bien connue, vers le royaume voisin d'une fraction des vaincus. Mais d'autre part, la guerre, et les défaites subies, ont provoqué des pertes importantes dans les rangs de la noblesse castillane, pertes dont nous avons relevé l'impact au niveau de Tolède<sup>40</sup>. Des places sont à prendre au niveau de l'oligarchie locale, et même plus haut encore.

Ainsi pour les Silva, qui obtiennent, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, le titre comtal de Cifuentes, dans la haute vallée du Tage, mais qui sont surtout établis à Tolède, où ils constituent la tête d'une des deux factions de la noblesse qui rivalisent et s'opposent dans la ville durant ce siècle<sup>41</sup>. Leur histoire castillane commence avec un Arias Gómez de Silva, Aires Gomes da Silva dans sa langue portugaise<sup>42</sup>, marié à Urraca Tenorio, sœur de l'archevêque de Tolède, don Pedro Tenorio<sup>43</sup>, alors évêque de Coïmbre. Prenant le parti de Jean I<sup>er</sup> de

<sup>40</sup> La mort au siège de Lisbonne de Fernán Álvarez de Toledo, maréchal de Castille, deuxième seigneur de Valdecorneja, affecte moins la ville que celle de treize *caballeros* tolédans, que le chroniqueur Pero López de Ayala laisse dans l'anonymat (*Crónica de Juan I*, 6<sup>e</sup> a., chap. 11, p. 92a). Surtout, Pedro Suárez de Toledo, *alcalde mayor* de Tolède, héritier d'une brillante lignée, promise à un grand avenir, meurt à Trancoso, sans laisser d'héritier mâle légitime. De même encore, le troisième des Diego García de Toledo disparaît à Aljubarrota, avec d'autres chevaliers tolédans. Cf. J.-P. MOLÉNAT, *Campagnes et Monts de Tolède*, 3<sup>e</sup> partie, chap. 1.

<sup>41</sup> E. BENITO RUANO, *Toledo en el siglo XV. Vida política*, Madrid, CSIC, 1961.

<sup>42</sup> Sur les Silva portugais du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Aires Gomes de Silva, *alcalde* de Santarém en 1357, cf. J. MATTOSO, «A nobreza de entre Douro e Minho na historia medieval de Portugal», dans *A nobreza medieval portuguesa. A familia e o poder*, 2<sup>e</sup> éd., Lisbonne, 1987, p. 299. Aires Gomes da Silva est déjà décédé en septembre 1385, tandis que sa veuve et ses fils, Afonso da Silva (Alfonso Tenorio), et Fernão Gomes da Silva, se sont exilés (H. BAQUERO MORENO, «Exilados Portugueses em Castela durante a Crise dos Finais do Século XIV (1384-1388)», dans *Exilados, marginais e constatações na sociedade portuguesa medieval. Estudos da história*, Lisbonne, 1989, p. 49-53).

<sup>43</sup> Pour L. de SALAZAR Y CASTRO, don Pedro Tenorio et Urraca Tenorio sont les enfants d'Alfonso Jufre Tenorio, seigneur de Moguer, grand-amiral de Castille, *alguacil mayor* de Tolède, et de sa femme doña Elvira Alvarez (*Historia genealógica de la Casa de Silva*, 2 vol., Madrid, 1694, t. 1, p. 178-179). Cette version

Castille dans la guerre de succession de Portugal, il perd dans l'aventure tous ses biens dans son pays et jusqu'à la vie<sup>44</sup>. Le fils d'Arias Gómez de Silva et Urraca Tenorio est connu sous le nom de l'*adelantado* Alfonso Tenorio, gouverneur de la seigneurie archiépiscopale de Cazorla, sur la frontière de Grenade, pour les archevêques tolédans successifs Pedro Tenorio, Pedro de Luna et Sancho de Rojas, soit des dernières années du XIV<sup>e</sup> s. jusqu'en 1422, et exerce sans doute la fonction jusqu'en 1425, et la nomination de son successeur par l'archevêque Juan Martínez de Contreras<sup>45</sup>. Il reçoit du souverain en 1427 la juridiction du minuscule village de Barciencia, à proximité de Tolède, dont il possédait déjà les terres<sup>46</sup>, et où lui-même, ou bien ses successeurs, édifient, durant le XV<sup>e</sup> siècle, le château qui dominant encore le paysage, avec le lion de Silva sculpté sur les pierres du donjon<sup>47</sup>. Le fils d'Alfonso Tenorio, nommé Juan de Silva, reçoit en 1431 de Jean II de Castille la *villa* de Cifuentes, avec son château, qu'il tenait déjà auparavant de don Álvaro de Luna<sup>48</sup>. En

---

est moins fiable que celle du biographe du prélat, P. NARBONA (*Historia de Don Pedro Tenorio, arzobispo de Toledo*, Tolède, 1624), auxquels les documents d'archives viennent apporter beaucoup plus de validité. La version Narbona est adoptée par J. F. RIVERA RECIO (*Los arzobispos de Toledo en la Baja Edad Media (siglos XII-XI)*), Tolède, 1969, p. 95), et par F. SUÁREZ FERNÁNDEZ («Don Pedro Tenorio, arzobispo de Toledo (1375-1399)», dans *Estudios dedicados a Menéndez Pidal* 4 (1958), p. 611-627), ce dernier ajoutant que l'archevêque était le neveu de l'amiral Alfonso Jofré Tenorio, tandis que la version Salazar reste suivie par B. MARTÍNEZ CAVIRO (*Mudéjar toledano. Palacios y conventos*, Madrid, 1980, p. 29). L'amiral Alfonso Jofré Tenorio, vainqueur en 1325 d'une escadre grenadine renforcée de contingents tangérois et tlemcéniens (*Crónica de Alfonso XI*, chap. 59, p. 209a. Ch.-E. DUFOURCQ, *L'Espagne catalane et le Maghreb aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s., de la bataille de Las Navas de Tolosa (1212) à l'avènement du sultan mérinide Aboul-Hasan (1331)*, Paris, 1966, p. 468) est bien attesté, mais les Tenorio tolédans doivent appartenir à une autre branche de la famille. Sur les Tenorio de Moguer, et leurs successeurs, les Portocarrero, cf. A. GONZÁLEZ GÓMEZ, *Moguer en la Baja Edad Media*, Huelva, 1977.

<sup>44</sup> E. MITRE FERNÁNDEZ, *Evolución de la nobleza en Castilla bajo Enrique III (1396-1406)*, Valladolid, 1968, p. 79.

<sup>45</sup> M. del Mar GARCÍA GUZMÁN, *El adelantamiento de Cazorla en la Baja Edad Media*, Cadix, 1985, p. 150-151.

<sup>46</sup> Academia de la Historia, Col. Salazar y Castro, M-25, f<sup>o</sup> 142.

<sup>47</sup> I. BECEIRO PITA et R. CÓRDOBA DE LA LLAVE, *Parentesco, poder y mentalidad. La nobleza castellana siglos XII-XV*, Madrid, CSIC, 1990, p. 339, pour le cliché de la tour du château de Barciencia.

<sup>48</sup> I. BECEIRO et R. CÓRDOBA, *op. cit.*, p. 337, présentent Juan de Silva comme un *criado* d'Álvaro de Luna, avec réf. à la *Crónica de Don Álvaro de Luna*, chap. 18, p. 70, année 1428.

1433 il est *alférez mayor* de Castille, et obtient, sans doute en 1455, le titre de comte de Cifuentes<sup>49</sup>.

Pour conclure, on peut dire que les relations entre le Portugal et l'ancienne capitale wisigothique n'ont pas cessé entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, en dépit de l'établissement de l'indépendance portugaise, et de la fixation de la frontière au traité d'Alcañices, que nous commémorons ici. De part et d'autre de cette date symbolique de 1297, des hommes sont venus, du territoire désormais portugais, chercher l'aventure et la fortune sur la Meseta castillane. Certains ont réussi, en s'intégrant, eux mêmes, ou leur descendance, au plus haut niveau de la noblesse, avec un titre de Castille. Car si les Silva ont obtenu dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle leur titre de comte de Cifuentes, qui sera suivi par d'autres, par la suite, les Barroso de Ribera, héritiers de deux lignées fusionnées à la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>, dont celle procédant du premier Pedro Gómez Barroso, le quasi-contemporain d'Alcañices, auront leur titre de marquis de Malpica en 1599, en la personne de Pedro de Ribera, par la grâce de Philippe III<sup>51</sup>.

---

<sup>49</sup> F. LAYNA SERRANO, *Castillos de Guadalajara*, Madrid, 1933, p. 346, 347. On trouvera une étude plus fouillée des Silva de Tolède, et de la constitution de leur domaine seigneurial, dans notre livre *Campagnes et Monts de Tolède, du XII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Madrid. Casa de Velázquez, 1997, chapitres 2 et 3 de la troisième partie.

<sup>50</sup> par le mariage du cinquième Pedro Gómez Barroso tolédan avec Aldonza de Ribera, héritière des Ribera après le décès sans succession de ses trois frères.

<sup>51</sup> S. de MOXÓ, *Los antiguos señoríos de Toledo*, p. 51.